L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 23 FÉVRIER.

Le Théâtre de l'Opéra.

Sa mise en vente prochaine.

Le Théâtre de l'Opéra sera probablement vendu, prochainement, par suite d'une action en partage que viennent d'intenter les liquidateurs de la Société de l'Opéra. Nous croyons donc le moment opportun pour rappeler les phases diverses par lesquelles a passé ce théâtre.

En 1859 le théâtre d'Orléans, qui était loué à M. Charles Boudonsquié, ayant été vendu, M. Parlange, qui représentait les nouveaux propriétaires, exigea, pour renouveler le bail, des conditions tellement onéreuses que M. Boudonsquié dût les refuser. En quelques semaines, une société par actions fut formée avec un capital de $200,000 environ. La société fit l'acquisition du terrain situé au coin nord-ouest des rues Bourbon et Toulouse, et signa un contrat avec MM. Gallier et Esterbrook pour la construction d'un théâtre d'opéra, qui devait être livré au plus tard le premier novembre de la même année. Pendant que M. Boudonsquié, qui avait un bail de la société, allait en Europe faire sa troupe, l'Opéra s'élevait comme par enchantement. Au bout de six mois, la bâtisse était livrée, et l'ouverture du théâtre avait lieu avec un éclat extraordinaire dans les premiers jours de novembre 1859.

Le coût primitif du terrain, de l'édifice, des décors, machines, meubles, costumes, etc., a été de plus de $250,000, et on peut dire sans exagérer que, depuis la création jusqu'à ce jour, cent mille piastres ont été dépensées en réparations, changements, additions, etc.

La première Société de l'Opéra n'ayant pas eu assez de fonds pour subvenir à toutes les dépenses, émit pour $58,000 de Bons portant hypothèque sur l'immeuble; ces Bons furent négociés et pris au pair par plusieurs compagnies d'assurance de notre ville.

La guerre de sécession qui éclata en avril 1861, et qui fut bientôt suivie du blocus du fleuve, arrêta l'exploitation du théâtre au bout de deux années.

En 1868, croyons-nous, les compagnies d'assurance, créancières hypothécaires, voyant l'Association désorganisée et le théâtre abandonné, M. Boudonsquié ayant été envoyé dans les lignes confédérées avec des milliers d'autres citoyens, fait mettre le théâtre en vente et l'adjugent acquéreurs, chacune dans la proportion des Bons qu'elle possédait.

De mai 1861 à 1865, l'Opéra n'ouvrit ses portes que pour quelques représentations isolées. A la fin de 1865 au commencement de 1866, M. Marcelin Albaiza arriva du Mexique avec une troupe dramatique et exploita le théâtre pendant plusieurs mois avec assez de succès pour entreprendre de rajouter, l'automne suivant, une troupe complète d'opéra et de comédie. Mais, deux jours avant l'embarquement, au Hâvre, il mourut laissant à son frère, Paul Albaiza, la direction de sa troupe, qui malheureusement la troupe toute entière fut engloutie avec l'*Evening Star*. Paul Albaiza, qui avait pris le chemin de fer à New-York, pour devancer sa compagnie, échappa ainsi au naufrage. Avec quelques artistes restés à la Nouvelle-Orléans, et M. et Mme Lacroix, qui se trouvaient de passage ici, il réussit à former un noyau de troupe qu'il compléta quelques semaines plus tard, après l'incendie du Théâtre d'Orléans, en engageant plusieurs des artistes de M. Labrunie.

L'année suivante, 1867-68, M. Albaiza s'associa avec M. Calabrési, et le théâtre fut exploité par eux pendant cette saison et la suivante, c'est-à-dire de novembre 1867 à mai 1869.

En avril ou mai 1869 une nouvelle société se forma sous le nom de Société de l'Opéra. Elle acheta le Théâtre de l'Opéra des Compagnies d'assurance sauf 6/58e appartenant à la compagnie du Delta et à celle des Citoyens alors en liquidation, et elle l'exploita pour son compte pendant trois années consécutives de 1869 à 1872.

A la fin de la saison dernière, la société fut mise en liquidation en vertu d'une résolution prise par l'assemblée des actionnaires et, comme on ne pouvait songer à vendre le théâtre pendant l'été, les commissaires-liquidateurs acceptèrent l'offre que leur faisait M. L. P. Camage et lui louèrent le théâtre pour une année à partir du 1er juin 1872.

L'association de l'Opéra n'avait payé qu'une faible partie de son prix d'acquisition, et elle redoit aux compagnies d'assurances une somme totale de $56,324 20 dont $25,124 28 seront exigibles le 19 mai 1873.

Les commissaires-liquidateurs ont pensé que le meilleur mode à employer, pour remplir leur mandat, qui est de liquider les affaires de la Société, est de faire vendre l'immeuble dans sa totalité, au moyen d'une action en partage. Ils ont donc, par l'entremise de leurs avocats, MM. Kennedy et Chiapella, intenté, devant la Sixième Cour de District, une action en partage contre la compagnie d'assurances Delta, le liquidateur de l'ancienne compagnie d'assurance mutuelle des Citoyens, M. Henry Bezon, qui représentent les 6/58e indivis de la propriété.

Nous pensons que l'Opéra sera mis en vente vers la fin d'avril, et nous faisons des vœux pour qu'il passe dans les mains de personnes disposées à lui conserver sa destination première de scène lyrique et dramatique française.

THÉATRE DE L'OPÉRA. — Notre public sevré pendant trois ans de représentations dramatiques, a de quoi se rattraper, pendant cette saison, car tout le répertoire des vieux drames se déroule devant lui depuis la réouverture du Théâtre et il sera probablement épuisé à la fin de la saison. Cette semaine nous avons eu *Lazare le Pâtre*, *Le Sonneur de Saint Paul et Monte Cristo*, comme pièces de resistance, puis *Les Filles de Marbre*, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, et quelques vaudeville comme entremets et hors d'œuvre. Nos artistes font un travail herculéen; comment aurions-nous le courage de leur reprocher des manques de mémoire?

S'il faut toujours du nouveau pour attirer le public, nous ne pouvons espérer que les rôles seront suffisamment étudiés et bien sus. La critique ne peut que s'abstenir en pareil cas: c'est pourquoi nous ne parlons presque jamais de tous ces drames, montés avec précipitation.

Nous ne pouvons, cependant, passer sous silence, la représentation de mercredi, qui a été l'événement de la semaine. On donnait *Monte Christo* pour le bénéfice de M. et Mme Aristel. Les deux bénéficiaires ont été fort bien accueillis, et quelques oeuvres ont sont ajoutés aux applaudissements qui leur ont été prodigués.

La pièce a assez bien marché. Madame Aristel s'est fort convenablement tirée du rôle de Mercédès qui n'est pas, cependant, de l'emploi des ingénues. Quant à M. Aristel il a joué avec talent le rôle de Dantès dans ses divers aspects. M. Barbe a été parfait dans celui de l'abbé Faria, et nous n'avons que des éloges à adresser à M. Baudy et à Mme Carli pour l'interprétation du rôle de Caderousse et de sa compagne. Madame Vezian qui faisait sa rentrée dans le rôle de madame Morcel, a été l'objet d'un accueil très sympathique et elle nous a prouvé qu'elle n'avait rien perdu de son talent de comédienne. C'est une bonne acquisition.

Le spectacle de ce soir se compose de *Les Cloarec des Cenels*, grand drame de Frédéric Soulié, qui n'a pas été joué depuis la représentation de début, et de *La Corde Sensible*, vaudeville en un acte, qui n'est pas nouveau, mais qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir.

Demain lundi, on donnera pour le bénéfice de MM. Fabre et Leclère, deux artistes consciencieux et utiles de la compagnie, *Les Chercheurs du brouillard* ou les aventures de Jack Shepperd, le fameux chef de voleurs anglais. Mlle Miller, remplira le rôle de Jack Shepperd. Cette artiste a eu hier, à la matinée, un très grand succès dans *Frou-Frou*. Les dames lui jetèrent beaucoup de bouquets.

Navra & Offner, rue du Canal, No. 174, peuvent vendre leur faïence et leur porterie à bon marché parce qu'ils achètent au comptant et ne vendent qu'au comptant.

— Un jeu mot de Prenalt:

On lui parlait de certain personnage politique, bien pimpant, mais aspirit creux.

— Un jour, dit-il, j'ai essayé de faire un sonnet, il n'y a pas assez qu'un médaillon.

AVIS AUX ÉTRANGERS. — Nous engageons les visiteurs et visiteuses qui sont venus dans notre ville, à l'occasion du carnaval, à aller visiter un magasin qui est l'un des plus populaires dans notre ville et à juste titre, c'est celui de MM. Theodore Dangiger & Son, rue du Canal No 208, entre les rues Bourgogne et Remparts. Une inspection de l'assortiment de ce magasin les convaincra des avantages qu'il offre à sa clientèle et au public. On pourra d'ailleurs, en jetant un coup d'œil sur l'annonce, se former une idée du bon marché des soieries, grenadines, barèges et autres articles énumérés.

CARNAVAL! MAISON T. MOREAU. — Parmi les magasins que nous devons signaler aux sujets du Roi du Carnaval, nous mentionnerons en première ligne celui de la maison T. Moreau, au coin des rues Royale et Toulouse. On y trouvera un assortiment riche et varié de toute espèce de masques, loups, figures, de dominos, maillots et autres articles pour costumes, en un mot, de quoi opérer toutes les métamorphoses désirables en dieux ou déesses, en personnages réels ou de fantaisie de tous les âges, du enfants de toute classe. Nous recommandons aussi le département de gants de cette maison, il est très complet et peut fournir à tous les besoins.

LE DERNIER ÉDIT DU ROI DU CARNAVAL. — Ce dernier édit nomme le colonel S. N. Moody fournisseur de linge de Sa Majesté le Roi du Carnaval, et jamais Majesté n'a été mieux avisée, car elle s'adresse ici à une autre Majesté, le col. Moody étant le roi de la chemise. Il est aussi le roi de beaucoup d'autres articles, et c'est dans cet établissement-ci que la rue du Canal, au coin de la rue Royale, qu'on trouve les gants, les cravates, et tous objets de toilette les plus élégants et les plus riches. Nous en prévenons les étrangers qui, en ce moment, visitent notre ville.

☞ Qu'est-ce que la bande de Comus sans musique? Que serait son bal élégant sans musique? Quelle figure ferait le Roi du carnaval sans musique, à la procession ou au bal? Que peut-il y avoir sans musique? Il n'y a pas de vrai plaisir sans musique. De là, la nécessité de cultiver cet art divin et pour cela faire, commencer par acheter un instrument. Achetez un piano de la facture de Steinway, Knabe, Haines, Pleyel ou Westermayer, que notre entreprenant ami, M. L. GRUNEWALD, de la rue du Canal, 120, offre à vendre à des prix extrêmement bas pour du comptant, ou pour des versements mensuels de $10 à $35, jusqu'à paiement final. Quand un piano neuf peut être acheté pour $300 ou un piano de rencontre pour $50 jusqu'à $300, il n'y a plus d'excuse pour être sans musique. Ou choisissez un orgue, une boîte à musique, un violon, une guitare, un banjo, un instrument de cuivre, un harmonica, un accordéon, ou bien achetez la nouvelle marche du carnaval, composée par Davis et jouée par toutes les bandes à la procession du Roi.

MARCHANDISES SÈCHES OFFERTES A MOITIÉ PRIX. — A partir du lundi, 24 du courant, M. J. Turcotte, 158 rue du Canal, Maison Blanche, au coin de la rue de Baronne, mettra en vente 50 caisses de marchandises de saison achetées à une vente de banqueroute. C'est la raison pour laquelle ces articles peuvent être vendus à moitié prix. Nous engageons les dames à lire l'annonce qu'elles trouveront plus loin et à profiter de cette occasion extraordinaire du bon marché.

ETABLISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE D'ANDRESS. — Cet établissement, situé rue du Canal, 185, est un des premiers de la Nouvelle-Orléans. On y trouve des améliorations les plus nouvelles dans l'art photographique, et les productions qui en sortent font l'étonnement de tout le monde par l'éclat des nuances, la pureté du dessin et la finesse des traits. On dirait que le maître de la galerie possède à la fois plusieurs arts et qu'il a la puissance de mêler sa personnalité à l'action de la nature. Le SUN PEARL est une spécialité brillante qui donne à ses œuvres un cachet tout particulier et qui ne se trouve pas dans les autres photographies.

POMMES DE TERRE, OIGNONS, ETC. — M. Jos. Keller, rue Poydras, Nos 38 et 40, au coin de la Nile Levée, offre en ce moment aux marchands et aux planteurs un des plus grands approvisionnements de pommes de terre qu'on ait jamais vus ici. Il y en a de tous les points du nord, et l'on sait que ce sont les meilleures pour les plantations du Sud. M. Keller a aussi à vendre des oignons, des pommes sèches, de la bière de Brême et de l'Ale. Voyez l'annonce.

MAISON MARTINSTEIN. — Voilà un nom sonné depuis trente ans et qui est équivalent à bon marché et bonne qualité, comme le savent les nombreuses clientèles de cette maison. Nous nous contenterons donc de dire qu'on trouvera au magasin J. H. Martinstein, rue Royale 121, entre St-Louis et Toulouse, à des prix très modérés, un grand assortiment d'articles de carnaval, étoffes, franges et tous les articles de fantaisie et d'utilité que vend habituellement cette maison.

LA BOITE ROUGE. — Dans cet établissement, situé au coin des rues Ursulines et Dauphine, et tenu par M. G. J. Wagner, on trouve un vaste assortiment de bottes, souliers et brodequins qui sont offerts aux plus bas prix du marché. Les chaussures sont bonnes et élégantes et répondent à tous les goûts comme à toutes les bourses.

Service de table en porcelaine de Chine pour $14 50. Verres, une piastre la douzaine. A vendre chez Navra & Offner, rue du Canal, No. 174.

☞ On trouvera un grand assortiment de macaronis, vermicelles, et autres pâtes et de l'extrait de café à la grande fabrique de candis de Norman & Reiss, rue de la Vieille-Levée.

LE NOUVEAU REMÈDE DE LA LOUISIANE. — Ce nouveau remède, qui est un remarquable produit de nos marais et dont le succès a été constaté dans un grand nombre de cas, est employé contre les toux, les pleurésies, catarrhes, bronchites, contre l'asthme ou la phthisie et enfin contre la consomption à tous ses dégrés. Nombre de gens ici, en cette ville, peuvent en témoigner, car les guérisons opérées avec le Remède de la Louisiane ont fait du bruit et la puissance du moyen ne laisse aucun doute dans l'esprit de ceux qui en connaissent l'usage. Achetez donc ce fameux remède qui se trouve au nouveau dépôt, rue du Camp 108, près de la rue Poydras.

MASQUES. — Ceux qui veulent participer à la grande parade du roi du Carnaval et faire bonne et brillante figure dans son cortége, sont prévenus par le premier de ses fournisseurs, M. G. W. Weingart, rue de Chartres 51, qu'ils trouveront dans son établissement toute sorte de masques, de 25 cents à 50, représentant toute sorte de races avec des ornements, des pavillons et 10,000 lanternes pour illumination et beaucoup d'autres articles de carnaval, aux prix les plus modérés.

PAIEMENT DES LICENCES ET TAXES DE VILLE. — M. J. Chapus, rue St. Charles 20, offre ses services aux contribuables pour le paiement des licences et taxes de ville; il vend aux plus bas prix du marché les "warrants" recevables en paiement des taxes. Voir l'annonce.

MARDI-GRAS. — Ceux qui voudront lire la fameuse brochure du KING'S OWN EXTRAORDINARY, contenant 32 colonnes de matières et 1,000 articles comiques, la trouveront au magasin de cigares de M. Zell, au coin des rues Canal et Carondelet, au prix de 5 cents. Voyez l'annonce.

☞ Un grand tableau représentant la fête du 4 mars a été exposé, rue du Camp No. 30, par l'Association des pompiers de la Nouvelle-Orléans. Cette œuvre est due au pinceau de MM. V. Pierson et P. Poincy. L'exposition est ouverte dès aujourd'hui, de 9 heures du matin à 8 heures du soir.

MACHINE A COUDRE DE BECKWITH. — Cette machine est une des meilleures pour tous les travaux domestiques. Elle est facile à mettre en opération, et le jeu en est solide et sûr. On peut prendre cette machine à l'essai, et si elle ne répond pas à l'attente de l'acheteur, son argent lui sera remboursé. La machine à coudre de Beckwith se vend rue du Canal, 195.

☞ Parmi les amers, il y en a d'insignifiants, il y en a de pernicieux, il y en a aussi, heureusement, qui se recommandent par leurs propriétés tonifiantes. Parmi ces derniers, nous signalerons les HOME STOMACH BITTERS, dont l'agence a été confiée à M. B. E. Carfandyk, 26 rue Tchopitoulas.

PHOTOGRAPHIE. — Nous invitons les étrangers et les visiteurs à lire l'annonce d'un de nos plus grands artistes photographes, qui met à leur disposition son temps et son talent. M. W. W. Washburn, rue du Canal, 113, a une galerie superbe que tout le monde peut aller visiter sans être obligé de se mettre en séance. Mais si les visiteurs s'y déterminent, et veulent se rendre, le matin, chez M. Washburn, ils ne seront retenus qu'un moment et ils emporteront d'eux-mêmes une ressemblance saisissante et durable. L'artiste leur offrira un opuscule qui révèle tout sur la Photographie, qui dit comment il faut s'habiller et quelle tenue il faut avoir pour posséder un portrait parfaitement réussi.

MAGASIN DE COSTUMES DE MADAME GROUX. — Il y a longtemps que le nom de madame Groux est populaire parmi les disciples de Momus, par ses costumes où toujours eu ce chic qui dénote le goût d'une costumière parisienne, experte en son art. Madame Groux, on le sait, a été, pendant plusieurs années costumière de notre opéra, et ce titre vaut, à lui seul, toute une réclame. On trouvera toujours dans son magasin rue Conti, No. 93, un magnifique assortiment de riches costumes et dominos, et madame Groux se chargera d'exécuter toutes les commandes qui lui seront confiées avec exactitude et promptitude.

TAPIS, NATTES, ETC. — Ce qui fait la beauté d'un salon, ce n'est pas tant la grandeur de la pièce et le nombre de ses ouvertures mais bien la décoration, l'ameublement et tout ce qui sert à l'embellissement de l'intérieur. Avez de beaux tapis l'hiver, et dans l'été de belles nattes neuves, des toiles cirées, des stores, des rideaux et vous aurez non seulement un salon confortable mais encore un brillant et beau salon. Or, tout cela se trouve en abondance et en grand choix chez MM. E. C. Palmer & Co., rue du Camp, Nos 95, 96 et 97, et aux plus bas prix possibles.

Voyez l'annonce.

GRAND RABAIS AU MAGASIN DE VARIÉTÉS. — Nous appelons l'attention des visiteurs étrangers et du public sur le grand rabais que vient d'opérer M. Brice Sombre, sur les prix de toutes ses marchandises françaises, chemises, gants, articles de carnaval, mercerie et objets de fantaisie. Une visite à son magasin au coin des rues Royale et St-Louis, permettra aux acheteurs de se convaincre de la variété de son assortiment et du bon marché de ses prix.

GRANDE CONFISERIE ET FABRIQUE DE CANDI, FEUX D'ARTIFICE. — Nous appelons l'attention du public consommateur sur l'annonce que la maison Norman & Reiss, Nos. 121 et 123, rue Vieille Levée, publient aujourd'hui dans nos colonnes. Cette annonce est considérable et nous y trouvons à peu près tout ce qui concerne le commerce de confiserie. C'est cette maison qui fabrication des candis que la maison Norman & Reiss se distingue, mais nous devons ajouter pour le moment un vaste assortiment de pièces pour feux d'artifice, pièces extraordinairement variées, et dont une liste détaillée est publiée plus loin. — Ces pièces ont été préparées et confectionnées avec un soin extrême; elles ne manquent jamais leur effet et ne présentent aucune espèce de danger. Les prix de la maison Norman et Reiss sont toujours des plus modérés.

CHEMIN DE FER DE LA NOUVELLE-ORLÉANS, DE MOBILE ET DU TEXAS. — On verra, en se référant à l'annonce de ce chemin de fer, qu'à partir du 23 février un train d'agrément pour les villes de bains partira régulièrement de la Nouvelle-Orléans tous les samedis, à trois heures de l'après-midi. Ce train ira comme d'habitude jusqu'à Ocean Springs, d'où il repartira, pour le voyage de retour, le dimanche à 6 heures du soir. 19,21,23

☞ Les acheteurs de la campagne et de la ville trouveront, au plus bas prix du marché, tous les articles se rattachant au commerce de confiserie, chez Norman & Reiss, rue de la Vieille-Levée, Nos. 121 et 123.

LES ALLEMANDS SE FORTIFIENT.

Des rapports parvenus au ministère de la guerre renferment les détails les plus précis sur les travaux de fortification que les Allemands exécutent actuellement à Strasbourg et à Kelil. Voici, d'après l'*Avenir national*, ce qui résulte de ces rapports:

Le ministère de la guerre prussien veut établir à Strasbourg un vaste camp retranché, disposé de manière que Strasbourg et Kehl réunis ne forment plus désormais qu'une seule place forte. Ce camp sera protégé par neuf forts détachés, dont six seront situés sur la rive gauche et trois sur la rive droite du Rhin. L'un de ces forts, auquel on a déjà donné le nom de fort de Reichstett, s'avance vers le Nord, sur le canal de la Marne, et commandera le chemin de fer de Haguenau et Bitche, d'un côté, et celui de Haguenau et de Weissembourg, de l'autre. Un autre fort sera placé à 8 kilomètres de l'enceinte fortifiée et défendra la route de Strasbourg à Haguenau. Un troisième enfin sera construit sur le versant des Vosges; et un quatrième, situé plus au sud, commandera la route de Dié et le canal de Breusch.

L'Allemagne aura ainsi une ligne de forteresses formidables: Coblentz, Mayence, Rastadt, Strasbourg, Metz et Thionville, qui lui permettront de toujours conserver des communications ouvertes entre la capitale fédérale de Strasbourg et celui qu'elle vient établir à Metz.

Les Allemands se livrent à tous ces travaux avec la plus grande activité. Ils réparent en ce moment, en les augmentant considérablement, les fortifications de Metz et relèvent en même temps l'enceinte de Thionville, qu'ils se proposent d'entourer aussi de forts détachés.

LE PRINCE DE POLIGNAC. — On lit dans le *Figaro*:

On a beaucoup parlé, ces jours derniers, d'un mariage projeté, et, ajoutait-on, prochain entre madame la duchesse de Luynes et Mgr le duc d'Aumale.

Nous croyons pouvoir démentir absolument ce bruit, comme n'ayant jamais eu le moindre fondement.

La jeune duchesse de Luynes, de qui le mari a été tué à la bataille de Patay, est fille de M. le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia, d'un premier mariage de celui-ci avec mademoiselle de Polignac.

Un, secondes noces, le duc a épousé une fille du prince de Ligne.

La jeune duchesse de La Rochefoucauld était la sœur du prince de Polignac qui, après avoir servi avec un brillant courage dans l'armée du général Beauregard, pendant la guerre de sécession en Amérique, a commandé en qualité de général de division, à titre auxiliaire, une division dans l'armée de la Loire. Il a été, en deux ou trois circonstances, des prodiges de valeur. Après la guerre, M. le prince de Polignac rentra modestement dans la vie privée, sans rien réclamer. Il est aujourd'hui un des directeurs de la *Correspondance de Paris*. Exemple rare de modestie!

On écrit de Vienne à la *Gazette de Cologne*:

Parmi les princes étrangers qui visiteront l'Exposition de Vienne, le premier attendu est le prince de Galles, qui assistera à l'ouverture en qualité de président de la commission anglaise. Puis viendra le roi d'Italie; ensuite le vice-roi d'Egypte et l'empereur de Russie: l'empereur Guillaume est attendu pour le mois de juillet. Le sultan s'est fait excuser, l'état de sa santé ne lui permet pas d'entreprendre le voyage. Pour M. Thiers, on a déjà loué le palais Leitenberger; on croit qu'il viendra vers l'automne. Les souverains d'Espagne, du Portugal, de Suède, de Danemark et de la Grèce ont manifesté, paraît-il, l'intention de ne pas venir; en revanche, on compte sur la visite du roi des Belges, du roi de Hollande et de presque tous les princes allemands. Entre le palais impérial de Vienne, on prépare les châteaux de Schœnbrunn de Luxembourg et de Hitzendorf pour la réception de ces hôtes souverains.

☞ Jus de Fruits français. — Fraises Framboises et Groseilles, — venant d'être reçus directement de France par la maison Norman & Reiss, rue de la Vieille-Levée, 121 et 123.

— Les Parisiens murmurent; les négociants sont grognons, et, en somme, il faut l'avouer, si les affaires ne marchent qu'à peu près, on s'amuse beaucoup.

Beaucoup de bals, de dîners, — voire de bals masqués.

L'autre nuit, il y avait fête travestie chez un financier. A ce raout, s'étaient rendus un peintre et un provincial.

Ce dernier, dont le visage est orné d'un nez monumental, avait dit à l'artiste:

— Je voudrais que tu me fisses une tête originale.

Quelle idée! n'était écrié le peintre en se frappant le front.

Et s'armant de sa palette et de ses brosses, il avait enluminé le nez de son ami — de telle sorte que ce nez avait l'air d'un faux nez. Sa dimension complétait d'ailleurs l'illusion.

Toute la nuit, l'infortuné provincial fut abordé par des masques joyeux qui lui adressaient le nez et le soulevaient violemment "pour voir celui qui était dessous!"

Et le provincial jetait des cris que vous entendez d'ici....!

— X...., un jeune homme candide, avait écrit plusieurs lettres à un de ses amis dans ses recevoir de réponse. Il s'impatientait, d'inquiétée, écrit de nouveau, et termine sa nouvelle lettre par ces mots:

"Si tu es absent, fais-le moi savoir immédiatement."

Faits divers.

LA NATURE ET LA CULTURE. — George Sand est aux champs: comme J. J. Rousseau, l'illustre écrivain a le goût et la connaissance de la botanique. Elle observe aussi et rêve, dans ses notes d'*Impressions*, l'état de la végétation libre, et fait une remarque très curieuse sur la prudence instinctive dont les plantes sauvages sont douées, prudence qui les met à l'abri des erreurs où la température exceptionnelle de ces dernières années a fait tomber leurs sœurs, les plantes des jardins. Non-seulement la végétation sauvage ne souffrit pas d'un prudence de se dégaindr, mais encore elle redouble de précaution et se couvre plus qu'à l'ordinaire. Rousseau n'avait il pas raison de dire: Tout est bien en sortant des mains du Créateur, tout se pervertit entre les mains de l'homme:

L'état de la végétation libre est, cette année, très digne d'observation. Hâtée en apparence par une chaleur exceptionnelle, elle ne l'est réellement pas beaucoup. Les fleurs qui s'entr'ouvrent ne sont que des fleurs qui s'étaient formées à l'arrière saison, et qui n'ont point tenté l'arrêt de développement des gelées d'hiver. Les genêts plient qui fleurissaient encore le mois dernier n'ont pas fait apparaître un bouton nouveau. Les bois sont loin de bourgeonner comme les arbres de nos jardins; là où la nature est livrée à elle-même, elle ne se trompe pas tant qu'on croit.

Mais ce qui m'a frappé dans cette promenade, c'est un surcroît de précaution, c'est-à-dire de vêtement dans ces fleurs tardives qui ont traversé les premiers froids sans souffrir. Les calices, les involucres, les spathes, les bractées, tout l'outillage d'emmaillotement des boutons a pris des proportions doubles, en longueur et en épaisseur, de leurs conditions ordinaires. Les feuilles découpées rentées vertes se sont effilées et déchiquetées au delà de leurs habitudes, comme pour offrir moins de prise aux intempéries. Les feuilles caulinaires qui se sont hasardées à sortir de terre sont presque à l'état cotiné. En somme, si la plante cultivée obéit aux soins de l'homme, si les jeunes blés semés tardivement et poussés d'engrais regagnent le temps perdu, et les plantes d'utilité ou d'ornement se pressent de profiter de leurs abris et semblent compter qu'en les préservant de tout dommage, la flore sauvage ne fait pas les imprudences dont je m'effrayais il y a quelques jours; tout est rentré dans l'ordre au fond des bois.

UNE EVASION. — On se rappelle qu'au mois de novembre dernier, Charette de Gauderoux, Freley, Martel et Mimier, s'étaient évadés de la forteresse de Port-Louis, où ils étaient détenus.

Aujourd'hui, ils racontent eux-mêmes leur évasion dans une lettre adressée au *Times*:

Ils ont accompli, partie avec leurs ongles, partie avec des maillets de bois et des barres de fer, un travail d'une extrême difficulté, car il s'agissait de creuser un tunnel assez profond pour que la ligne ferrée sous laquelle ils devaient passer, vînt, en s'ébranlant, trahir leurs projets et aggraver leur position.

Les fondements des fortifications avaient seize pieds d'épaisseur; il leur fallu vaincre cet obstacle.

Ils ont dû creuser d'abord un puits de treize pieds de profondeur et commencer ensuite la galerie horizontale qui les conduirait sur les bord de la mer.

Dans la crainte que le bruit de leur ouvrage ne fît connaître leurs projets, ils ne travaillaient que la nuit, ils n'étaient réservé la journée, et, comme l'appel ne se fait que le matin et le soir, à des heures régulières, ils étaient toujours présents.

Tous les détenus de la forteresse connaissaient parfaitement ce projet d'évasion; un certain nombre y avait travaillé, mais ils y renoncèrent, ensuite, et cependant aucun d'eux ne les dénonça.

Après avoir pris toutes les précautions nécessaires, ils quittèrent la prison le 14 novembre, à neuf heures du soir, et se dirigèrent en deux fractions, afin de mieux échapper à la surveillance de la police.

En se rendant à la station du chemin de fer, ils rencontrèrent trois gendarmes, le fusil sur l'épaule, qui s'écartèrent poliment pour les laisser passer. Ils prirent le train pour un petit port de la Bretagne, et ils le quittèrent aussitôt qu'ils eurent aperçu un vaisseau anglais. "Nous étions sauvés!" dit le narrateur en terminant.

TROP DE RÉALISME DANS L'ART. — Le *Bien Public* publie sur l'art antique une étude dans laquelle il remonte aux origines du réalisme et plus techniquement du naturalisme. Il paraît que les artistes de cette époque "au beau temps de la Grèce" poussaient très loin le scrupule de l'imitation et la préoccupation de la fidélité dans les détails. Eschyle, le plus ancien des contemporain d'Alexandre et d'Apelles.

"Il poussa même si loin le naturalisme, qu'ayant à représenter un *Prométhée* enchaîné sur le Caucase et dévoré par le vautour il fit mettre un esclave à la torture afin de pouvoir prendre *sur le vif* les convulsions causées par la douleur. Le malheureux modèle périt, mais il avait inspiré un chef-d'œuvre.

"Cette anecdote que nous voudrions croire apocryphe, est rapportée par Sénèque, qui ajoute que l'artiste avait exposé son tableau dans le portique de Pérycles, les Athéniens, tout en admirant beaucoup son talent, l'accusèrent d'avoir outragé la religion."

L'histoire des arts nous offre d'ailleurs plusieurs anecdotes de ce genre.... On a raconté que le grand Michel-Ange, voulant avoir un modèle pour un crucifix, fit mettre un homme en croix et l'y laissa mourir.

Gentile Bellini, peintre vénitien, qui jouissait des bonnes grâces du sultan Mahomet II, peignit pour ce monarque une *Décollation de saint Jean Baptiste*. Mahomet fut charmé de ce morceau, toutefois il fit observer à l'artiste qu'il avait commis une erreur: que, à la fête, une fois coupée, le cou devait disparaître par la contraction qui s'ensuivait. Comme Gentile semblait surpris de cette particularité, le sultan donna sur-le-champ l'ordre de décapiter un de ses esclaves en présence du peintre, qui put de la sorte vérifier la justesse de l'observation.

Etonnez-vous donc qu'aujourd'hui l'art soit dans le marasme!

UNE EXPÉRIENCE. — On lit dans le *Courrier des Ardennes*:

"Le fait suivant nous paraît assez curieux pour être reproduit:

Le éjauvier, Piégelin venait à peine de subir le dernier supplice que son corps fut emporté à l'amphithéâtre pour l'école de médecine, où l'on devait exécuter sur lui quelques expériences physiologiques.

Une jeune et robuste personne, jeune prête par les soins d'un préparateur de la Faculté des sciences, attendait. Les deux chéphores, que fournissait une bobine de Ruhmkorff, entrèrent en contact des cicatrices visibles.

Voici l'expérience:

Pendant la vie, les muscles dorés de contractibilité entraînent contraction sous l'influence d'un excitant qui fait naître la volonté et que transmet le nerf moteur. Quand la mort est récente, cette excitation peut être produite par le courant électrique, et les mêmes effets sont obtenus.

Lorsqu'un des conducteurs est enfoncé dans la moelle cervicale, si l'on vient à placer l'autre sur un muscle, le circuit se complète, et le cœur se prend, pour ainsi dire, en pitié, et la contraction des muscles.

C'est ainsi qu'on procède.

Dans le cadavre bien musclé de Piégelin, qui était un homme jeune et vigoureux, les mouvements se produisirent avec une grande intensité.

Lorsque le rhéophore, promené sur tous les muscles successivement, fut appliqué sur la poitrine, un son, une véritable plainte aiguë et sifflante sortit de ce cadavre. Un mouvement, un frisson parcourut toute l'assemblée.

Que se passait-il donc?

Rien que de très simple. Les muscles expirateurs entraînent en contraction violente appliquaient les parois de la poitrine sur les poumons, et l'air rapidement chassé faisait vibrer les cordes vocales.

Un examen attentif montra plus tard l'intégrité de ces cordes. Le couteau avait passé immédiatement au-dessus de la glotte. Il n'y avait là rien d'extraordinaire: mais on comprend que cette plainte ait causé dans l'assistance une émotion pénible.

Répétons, pour ceux qu'émeuvent encore ces hypothèses de douleurs terribles survivant à la décapitation, que ce genre de mort est le plus prompt et le plus exempt de douleur.

Le couteau vient de broyer le bulbe rachidien, dont le lésion entraîne une mort instantanée, et le sang qui s'échappe se rapidement enlève du cerveau toutes ses facultés et ne lui permet plus de sentir."

TRIPLE ASSASSINAT. — Un triple assassinat a été commis sur le territoire de Villebanne, dans la nuit de mardi à mercredi.

Voici dans quelles circonstances:

M. Guérin, ancien receveur de navigation à Lyon, occupait avec sa femme et sa fille, — cette dernière sortie depuis peu du couvent, — une petite maison d'un étage, rue Meunier, à Villeurbanne.

M. Guérin avait l'habitude de rendre, tous les matins, à un établissement voisin, un journal qu'il prenait en seconde main. Comme ce journal était encore lu en troisième main, M. Guérin mettait beaucoup de régularité à le rendre chaque matin.

Hier, contre toute habitude, le journal de M. Guérin ne fut pas rendu.

Ce silence fit naître des soupçons.

Le commissaire de police de Villeurbanne, aussitôt averti, se transporta sur les lieux.

Sur le plancher, presque au pied du lit, M. Guérin gisait dans une flaque de sang; le crâne était fracassé, la figure méconnaissable, des morceaux de cervelle étaient épars à l'entour.

Sur le lit, Mme Guérin, le corps un peu replié, gisait également, le crâne fendu.

Enfin, dans la chambre voisine, Mlle Guérin, aussi étendue sur son lit, avait eu la tête cartagée d'un coup de tranchet.

— Parmi les ex-grands personnages qu'on dit compromis dans l'affaire de la Société industrielle, un d'eux est un jour, il y a de cela longtemps déjà, un mot charmant et typique.

A la suite de je ne sais quel procès en responsabilité, notre héros était de tout ses conseils de sévère surveillance (jeton de présence: 20 francs) il avait été condamné à neuf millions de dommages et intérêts.

— Neuf millions, fit-il, en apprenant cette nouvelle, neuf millions, c'est une somme: mais vraiment, je l'ai échappé belle, car je pouvais n'être condamné qu'à cinq cents francs et qu'il n'aurait gâté en ce moment-ci.

☞ On trouve-t-on un assortiment variété de candis de toute espèce? A la grande fabrique de Norman & Reiss, rue de la Vieille-Levée Nos 121 et 1

POURQUOI L'ESPAGNE N'A PAS UN BON GOUVERNEMENT. — M. Alfred Delvau, dans la Causerie hebdomadaire qu'il adresse au *Siècle*, explique d'une façon assez originale, mais aussi vraisemblable, après tout, que toutes les autres raisons qu'on en pourrait donner, la série d'émeutes, d'insurrections, de mécontentements, de pronunciamentos que l'Espagne traverse depuis soixante ans. Cette explication est tirée d'une légende espagnole que voici:

Le bon Dieu, ayant sous ses yeux les nations entour de son trône, leur demanda ce que chacune d'elles désirait.

— Je veux du courage et de l'esprit, dit la France.

— Accordé, répondit le bon Dieu.

— Je veut beaucoup de sommes et beaucoup d'îles, dit l'Angleterre.

— Accordé.

— Je veux beaucoup de choucroute et de lard, dit l'Allemagne.

— Accordé.

— Et trop de choucroute et trop de lard, reprit l'Allemagne.

— Accordé, continua le bon Dieu où se bouchant le nez.

Alors l'Espagne s'avança, et, prenant la parole à son tour:

— Seigneur, dit-elle, je veux le plus bon climat du globe.

— Accordé.

— Les hommes les plus vaillants et les plus actives.

— Accordé.

— Les plus belles femmes.

— Accordé, dit le bon Dieu.

— Et je veux aussi un bon gouvernement.

— Ah! Tu en demandes trop à la fin, s'écria le bon Dieu impatienté.

Et il ferma le guichet.

— François Liszt a passé récemment quelques jours dans le château florissant, appartenant au comte Emerich Szechenyi, grand amateur de musique. De là, le maître s'est rendu